

Préface

« Nos vies aigres-douces », ce titre est bien choisi. Lorsqu'on parcourt les récits qui exposent sans fioritures ou détails inutiles, le parcours de ces jeunes, on est en effet saisi à la fois par la fréquente dureté de leur vie d'enfance et par leur aspiration à une vie familiale et sociale plus douce.

Ils ont su s'emparer de leur deuxième chance pour entrer dans la vie à laquelle ils aspiraient et dont les circonstances les avaient exclus. L'origine des inégalités sociales est à découvrir à travers des histoires personnelles très différentes mais qui ont comme résultat l'exclusion.

Même si l'école de la première chance est obligatoire, de nombreux freins empêchent ces jeunes de s'approprier les connaissances et la compréhension des règles de la société qu'elle est censée leur faire connaître. Ces freins sont autant d'obstacles aux connaissances que tente d'apporter l'école et donc à l'entrée dans le monde du travail. Il faut donc s'y prendre autrement et considérer que chaque jeune est le résultat d'une histoire, d'un milieu social voire d'un monde éloigné de ce qui est considéré comme la norme. Ce travail est réalisé par les formateurs de nos écoles de la 2^e Chance que je veux ici remercier de leur action. Tout comme je remercie les entreprises qui accueillent nos stagiaires et remplissent aussi une fonction essentielle. Je veux enfin féliciter les

NOS VIES AIGRES-DOUCES

stagiaires de l'effort qu'ils font chaque jour pour corriger les effets d'un départ dans la vie qui ne leur offrait pas leur chance.

Ils sont maintenant les acteurs et non plus les victimes de leur destin.

Mme Édith CRESSON
ancien Premier ministre
Présidente de la Fondation Édith Cresson
pour les Écoles de la deuxième chance

Préambule

*Comme elles, la vie m'a donné une deuxième chance...
et j'écris pour celles qui brisent le silence,
celles qui misent sur l'école pour que leurs rêves décollent,
celles qui refusent de vivre recluses,
celles qui réclament de toute leur âme la liberté.*

Passage de flamme...

Comme elles, mes premiers mots fleurissent à l'ombre des injustices.

A la merci des adultes qui t'arrachent ton innocence, volent ton enfance, la vie te catapulte... Au coeur du tumulte, des parents t'agressent, des profs te rabaissent, parce que femme, parce que noire, de caste ou de classe inférieure...

Comme elles, j'ai appris de mes erreurs, des modèles de battantes m'ont donné des ailes, il a fallu s'adapter, persévérer, penser à soi, se forger, faire des choix, sans regret...

Comme elles, j'ai pu renaître, grâce aux études, à l'amour, au courage, à l'amitié, au partage. Hier empêchée de vivre, souvent ivre ou dans les livres pour survivre...

La soif de vivre nous délivre, nous emporte sur d'autres rives...

*Si les mots sont inutiles face à ce que le cœur exprime,
leurs mots impriment les émotions de femmes indociles...*

NOS VIES AIGRES-DOUCES

*Au bout d'ma mine, y a des mondes sans limites où personne
ne domine,
personne ne t'imité, même les timides s'illuminent...
A nos colères somptueuses, nos solitudes nombreuses,
A la rencontre inopinée de nos plumes orphelines...*

Audrey CHENU
Slameuse et auteure de « *Girlfight* »
aux Presses de la cité...

Sans mon père

Choisir où l'on veut vivre n'est pas évident. On naît quelque part et c'est ainsi que l'on est marqué par ses origines, que l'on est habité par un lieu, pour moi, passer d'un lieu à un autre, cela a bouleversé ma vie.

Je m'appelle Aïcha, un prénom célèbre, c'est celui de la dernière épouse du prophète Mohammed, c'est aussi le titre d'une chanson à succès de Khaled.

Je suis algérienne, j'ai 24 ans, je suis la seule fille de ma famille. Nous sommes quatre à la maison : ma mère, mes frères jumeaux et moi. J'ai aussi un grand frère qui m'a précédée en France il y a sept ans et qui vit avec mon oncle.

Mon père, quant à lui, est décédé lorsque j'avais 7 ans. Il a été assassiné par des « Irhabiyyine », des terroristes en 1999. Depuis, son absence est pesante ! Il me manque terriblement.

Malgré mon jeune âge lors de sa disparition, je me rappelle très bien de lui. J'étais sa princesse, il nous a laissé lorsque nous avions tant besoin de lui.

Il m'est encore difficile de parler de lui, il me manque toujours, parler de lui au passé c'est admettre qu'il n'est plus là, à mes côtés. Aujourd'hui, c'est mon oncle paternel qui est responsable de nous, il est comme un père, mais il ne peut remplacer mon vrai père.

Ma mère a beaucoup souffert aussi, sa vie a changé lorsqu'elle

est devenue veuve. Dans notre société, une femme sans époux est méprisée, une femme n'existe vraiment que par son mari, elle n'est respectée que par la présence d'un homme à ses côtés.

Dans mon malheur, j'ai eu beaucoup de chance, c'est d'être aimée par mon oncle, certains disent même qu'il m'aime plus que sa fille, ce qui a généré de la jalousie, des remarques blessantes de la part d'autres membres de ma famille. Ça me blesse énormément et tant de médisance me fait souffrir. Si mon père était toujours en vie, je ne supporterais pas de telles situations. J'ai le sentiment que certaines personnes prennent plaisir à mépriser l'orpheline que je suis.

Lorsque j'étais en Algérie, chaque mardi, mon oncle faisait les courses pour sa famille et pour la nôtre. Lorsque ma mère allait récupérer notre part, elle entendait souvent des remarques désobligeantes de la part de la tante. Pour épargner ma mère, c'est moi qui récupérais les achats par la suite.

Alors que le respect est important au sein de la famille, j'ai entendu mes cousins mal parler à leur père et cela m'a indignée, moi qui n'en ai plus, je sais ce qu'est la valeur d'un père.

Un jour pourtant, les choses ont changé pour moi.

Après l'obtention de mon baccalauréat et des démarches administratives longues et épuisantes, qui m'ont permises de devenir française par filiation, j'ai traversé la Méditerranée pour rejoindre mon frère installé en France. Mon rêve de toujours se concrétisait. Le reste de ma famille est toujours au pays. Je me trouve dans un autre monde.

En France, j'ai commencé à sortir avec le voile et là, les gens me regardaient bizarrement. En Algérie, je portais le voile et le contraire m'aurait paru impossible car ma religion me le demandait.

Ensuite, j'ai décidé d'enlever le voile et d'essayer de m'intégrer à mon nouveau pays.

J'ai dépassé le racisme et les regards méprisants de certains. J'ai commencé à penser à mon avenir, je me suis inscrite à une formation afin d'apprendre et d'améliorer mes connaissances et mon français. Le premier jour de ma formation, je me suis sentie bien seule et je m'ennuyais car je ne comprenais pas tout ce qui se disait.

Depuis les choses ont évolué, j'ai progressé, je me suis fait de nouveaux amis. Je côtoie d'autres personnes avec d'autres traditions, d'autres religions, d'autres origines et pour moi, c'est beaucoup de richesses à partager.

Parfois, ils nous arrivent de nous chamailler sur des différences de points de vue, des idées, mais toujours dans le respect. Je prends plus confiance en moi.

Je réalise que c'est une chance de vivre ailleurs, de s'ouvrir à d'autres mondes, d'autres personnes.

Aïcha